DEUXIÈME ANNÉE
N° 13



27 MARS 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

Renaud se saisit des enjeux de la course... (Voir p. 13)

TINTIN vous parle

Bonjours les amis !

Il y a quelques jours, au cours d'un voyage à Paris, je fis un trajet en métro.

Soudain, je remarquai deux jeunes gens qui devisaient avec animation. Et, jugez de ma joie, lorsque je m'aperçus qu'ils portaient l'insigne TINTIN.

Je me disposais déjà à leur serrer cordialement la main, lorsque l'un d'eux se pencha vers son camarade et lui confia d'un air fort sérieux :

— Figure-toi, mon vieux, qu'hier le « prof » m'a bien eu. Il m'avait demandé de faire une course pour la classe. Mais ça m'embêtait. J'aurais mieux aimé rester avec les autres !

— Et alors ?

— Alors, il m'a dit : « Voyons, Paul, n'es-tu pas un ami de Tintin ? Est-ce qu'un ami de Tintin peut refuser un service à ses camarades ?... Moi, quand on me prend par les sentiments, je cède toujours ! Et j'ai « marché ».

Son compagnon n'a rien répondu, mais son attitude indiquait clairement qu'il aurait agi de la même manière.



Inutile de vous dire, n'est-ce pas les amis, combien ce petit entretien m'a fait plaisir.

Il m'a prouvé que les membres du club sont tous de chics types. Bien sûr, je le savais avant celà ! Mais on éprouve toujours de la joie à s'entendre confirmer une chose qui vous tient tellement à cœur.

Cette rencontre avec mes deux jeunes amis français me démontre aussi combien il est important d'arborer son insigne. Où que l'on se trouve, il n'est pas de plus sûr moyen de reconnaître ses amis.

Bonne poignée de mains !

Tintin



MON COURRIER

FERNANDE VAN BOEKRIJK, Schaerbeek. — L'intérêt que tu portes à l'histoire naturelle te fait honneur. C'est entendu, nous t'entretiendrons encore de la vie des animaux. Cordiale poignée de main.

JEAN-LOUIS et FRANÇOISE DENIS, Namur. — Désolé de ne pouvoir satisfaire votre curiosité. La réponse à votre question nécessiterait des mois, sinon des années, de recherches. Amicalement.

ETIENNE GOEDSEELS, Ixelles. — « Tintin au Pays de l'Or Noir » dont la publication a été interrompue, n'a jamais été continué. Il n'est donc pas question de l'éditer en album. J'ai transmis ta remarque à Monsieur Tournesol. Cordialement à toi.

ALAIN PAESMANS, Schaerbeek. — Nous ferons l'impossible pour te satisfaire, mais il nous faut compter avec les vœux de tous nos lecteurs. Amitiés.

ROBERT CORNET, Bruxelles. — Ta gentille lettre m'a bien amusé. Voilà ce qu'il en coûte d'être trop absorbé par sa lecture. Merci pour tes historiettes, elles sont fort drôles. Cordiale poignée de main.

ROBERT VERSTRAETEN, Ixelles. — Diable, tu nous demandes là bien des choses à la fois ! Tes suggestions ne manquent cependant pas d'intérêt. Nous y penserons. Cordialement à toi.

FLAMANT AFFABLE. — Nous avons transmis tes suggestions à Bison Serviable et à notre chroniqueur sportif. Amitiés.

EMMANUEL DUMONT DE CHASSART, St. Amand-lez-Fleurus. — Ta gentille lettre a retenu toute notre attention. Il y a longtemps que nous avons l'intention d'insérer dans notre journal un coin réservé aux amateurs d'électricité et de radio, mais la place jusqu'à présent nous a fait défaut. Dès que nous en aurons la possibilité, nous répondrons à ton vœu. Cordiale poignée de main.

P. BRASSINE, Etterbeek. — Nous étudierons ton idée, mais, de grâce, laisse nous le temps de nous retourner. Amicalement à toi.

PANTHERE NOIRE, Tamise. — Ta lettre m'a fort diverti. C'est bien à toi de nous plaisanter, aussi gentiment, sur les erreurs qui se glissent parfois, à notre insu, dans le journal. Je suis de ton avis : le Roi Louis VII n'a pas dû être peu surpris de voir son arrière-petit-fils Saint Louis l'accompagner à la 2me Croisade. Brr !... le penchant que tu éprouves pour les expéditions polaires me donne froid dans le dos. Tu as raison, cependant, d'admirer le courage de ces hardis navigateurs lancés à la conquête des terres arctiques et antarctiques. Leur héroïsme appelle le respect. Nous tâcherons de te parler prochainement de quelques uns d'entre eux. Cordiale poignée de main.

EDMOND JACOBS, Liége. — Merci pour tes félicitations. Il ne nous est malheureusement pas possible, faute de place, de publier pour le moment les aventures de Quick et Flupke. Tes compliments et conseils ont été transmis au Capitaine Haddock. Cordialement à toi.

GERARD PIMARD, Basse-Wavre. — Merci pour tes félicitations. Nous tâcherons, selon ton expression que « Tintin » devienne non seulement un journal européen mais un journal mondial. Bien amicalement à toi.

JIMMY SELLESLAGS, Uccle. — J'ai bien reçu tes devinettes, elles sont amusantes. Cordiale poignée de main.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français : TINTIN — Paris. Boite postale 14.

ABONNEMENTS :
Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	Fr. B. 47
Six mois	Fr. B. 90
Un an	Fr. B. 175

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50
Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boite postale 14.

1 an	fr. fr. 530	moins	fr. fr. 500
6 mois	fr. fr. 275	baisse de	fr. fr. 260
3 mois	fr. fr. 142	5 % soit	fr. fr. 135

TINTIN. — Administration, Rédaction et Publicité, 55, rue du Lombard, à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU » qui sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).



Qu'indique le pendule de M. Tournesol ?

Mais... la proximité du magnifique numéro spécial, qu'à l'occasion des fêtes de Pâques, Tintin offrira à tous ses amis.

Dès à présent, retenez-le chez votre marchand habituel !

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER







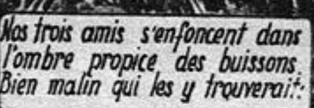
















(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

NOUS allons nous entretenir aujourd'hui, si tu le veux bien, d'une chose qui a besoin d'être interprétée avec beaucoup d'exactitude. J'entends : l'art de faire et de suivre une piste. Ce double exercice développera chez toi des facultés qui te seront particulièrement précieuses dans la vie : la « débrouillardise » et l'esprit d'observation.

Ne va pas t'imaginer que je vise ici ces fameuses pistes aux « confettis », aux serpentins ou à la craie. Broutilles que tout celà ! Je ne te fais pas l'affront, mon cher Caméléon, de croire que tu te contentes de ces succédanés. Ce que tu veux, n'est-ce pas, c'est « réussir » une piste qui te rendrait digne de la cordelière de coureur des bois !

La première règle à observer pour parvenir à ce résultat, c'est de te contenter des moyens que t'offre le terrain. Les deuxième et troisième sont respectivement d'être assez clair pour que ceux qui te suivent te comprennent, mais de demeurer néanmoins inintelligible pour les V. P.

Je vais, confidentiellement, t'indiquer de quelle manière s'y prenaient naguère quelques scouts qui portent fièrement le badge de « traqueurs » sur leur fanion de patrouille.

Défense formelle avait été faite d'emporter du papier, de la craie ou n'importe quel autre des moyens habituels par lesquels on indique les pistes. Seul l'emploi du couteau était permis.

Au moment voulu le C. P. expédia deux de ses hommes pour établir la piste qu'il suivrait lui-même avec le gros de la patrouille

Voici ce qu'il écrivit dans le rapport qu'il fit à la fin de la journée :

« Nous avons commencé par remplacer la flèche classique composée de 3 bouts de bois par une branchette fichée dans la terre et dont l'un des bouts avait été écorcé. L'expérience nous avait appris en effet, que ce procédé était préférable afin d'éviter que des pieds malencontreux ne détruisent la piste. La partie écorcée de la branchette était d'autre part suffisamment visible. Nous n'employons toutefois ce signe que lorsque nous changeons de direction ou lorsque nous quittons le chemin. Nous évitons d'indiquer des « chemins barrés » à chaque croisement, et de parsemer toute notre piste de fléchettes. Le signe « chemin barré » n'a été employé qu'à deux reprises. Pour la première fois, à la bifurcation principale de la route; pour la deuxième fois, lorsque nous avons abandonné celle-ci. Dans les endroits où le bois manquait, nous nous sommes servi d'herbes sur la longueur desquelles nous faisions des nœuds. 3 nœuds placés à la suite l'un de l'autre indiquaient la direction. (La même fonction peut-être remplie par des pierres. — 2 pierres superposées et une troisième placée en avant des deux précédentes constituent un signal très visible.) »

Après avoir félicité ce sympathique C. P., je lui ai demandé de quelle manière il s'y était pris pour éviter l'emploi du papier et du crayon dans les messages, et comment il avait représenté les signes « Attention », « message caché », etc Force m'est de reconnaître qu'il fit preuve en cette circonstance d'une remarquable ingéniosité. Je te donnerai prochainement la recette de ses trouvailles.

Cordialement à toi.

BISON SERVIABLE.



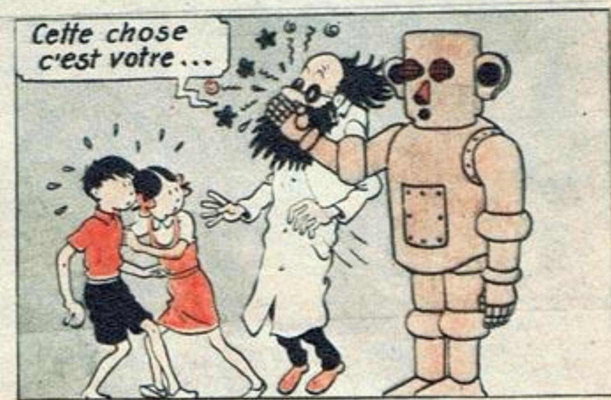














BEAUCOUP de mes jeunes amis m'écrivent encore pour me demander des explications complémentaires sur le fameux téléphone. Il ne m'est plus possible de m'étendre davantage sur ce sujet; qu'ils relisent donc attentivement mes chroniques précédentes : elles contiennent tous les détails vraiment utiles.

Je reviendrai dans quelque temps sur la téléphonie, mais alors ce seront les systèmes électriques, puis sans fils.

Autant de correspondants, sinon plus, m'assaillent de demandes concernant la chambre noire photographique; c'est à eux que je m'adresse aujourd'hui.

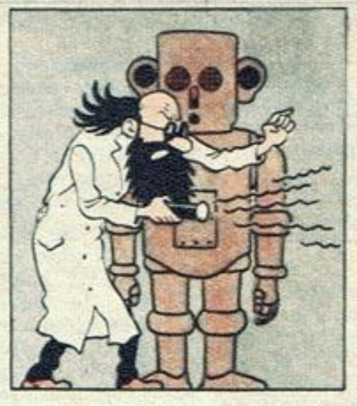
L'appareil que je vous ai décrit a pour principal avantage de permettre de faire sans frais une expérience intéressante, à la portée des jeunes, et de faire comprendre le fonctionnement de tous les appareils photographiques. Au point de vue technique, je dois rappeler que le tout petit trou servant d'objectif est le plus parfait objectif que l'on puisse trouver, parce qu'il ne donne absolument aucune déformation de l'image.

Par contre, la luminosité est beaucoup trop faible pour faire un instantané.

Si donc vous désirez, pour satisfaire une curiosité intellectuelle dont je ne puis que vous féliciter, prendre une photo avec cet appareil, prenez-vous y

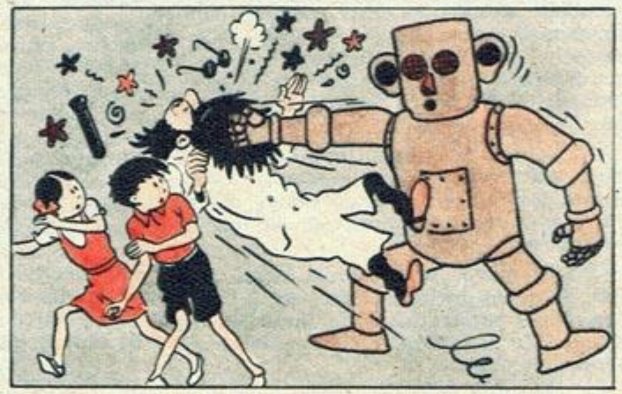
... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko















(A suivre.)

comme je m'y suis pris moi-même à votre âge.

Je me suis fait donner par un oncle quelques plaques photographiques (sur verre), et j'en ai fixé une, dans l'obscurité, à l'intérieur de mon appareil, sur la paroi opposée au trou. Naturellement, celui-ci était d'abord masqué par un morceau de carton noir. Quant à la plaque, elle tenait avec quelques petits morceaux de papier collant.

J'ai alors, par une belle après-midi ensoleillée, posé mon appareil sur l'appui d'une fenêtre, de façon qu'il ne puisse absolument pas bouger, le dirigeant vers le beffroi de mon village, sujet, par essence, immobile. Puis j'ai découvert mon objectif, pour y laisser pénétrer la lumière pendant une minute, après quoi j'ai refermé appareil et fenêtre. Le soir, dans l'obscurité, j'ai retiré la plaque, que j'ai emballée dans du papier noir et une boîte bien fermée; je l'ai portée le lendemain à développer et imprimer chez un spécialiste. Ma photo était parfaite, et mon père me déclara : « Puisque tu es si malin, je vais te donner un vrai appareil ». Ce fut un box à 35 francs... français d'avant l'autre guerre...

Pour ceux qui veulent tenter comme moi l'aventure, je précise qu'une plaque moderne rapide, demanderait, pour un paysage ensoleillé d'été, une pose d'environ 15 à 20 secondes, au lieu d'une minute.

Qui va m'envoyer le premier une photo ainsi réalisée ?

Dans une prochaine chronique, je vous parlerai des objectifs véritables, en verre, et de leurs applications les plus intéressantes.

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DES JEUX OLYMPIQUES (Suite)

NOUS avons dit plus haut que les Jeux Olympiques modernes rénovés en 1900 par le baron de Coubertin, avaient déjà dû être annulés à trois reprises: en 1916, en 1940 et en 1944. Nous avons aussi expliqué qu'une semblable conjoncture eut été déplorable pour les Grecs qui indiquaient les années d'après les Olympiades, le point de départ étant l'an 776 avant Jésus Christ. Comment les Grecs s'arrangeaient-ils pour ne jamais « manquer » leurs Jeux Olympiques (qui s'échelonnent sur près de 1200 ans) alors que nous, les modernes, les cultivés, les civilisés, nous les avons « ratés » trois fois en quarante-quatre ans ?

Eh bien ! Voici. Quand approchaient les Jeux, plusieurs mois d'avance, des hérauts parcouraient la Grèce tout entière, coloniale, insulaire et continentale. Ils rappelaient que la date des Jeux était proche et qu'il convenait de s'y préparer avec soin.

C'était la trêve sacrée. Toutes les discordes étaient suspendues, toutes les querelles, oubliées. C'est ainsi que, dans l'Antiquité, les Jeux Olympiques purent toujours se disputer avec une grande régularité. Sur ce point, les Anciens n'auraient-ils pas des leçons de civilisation à donner à leurs arrière-neveux de l'inhumain XXe siècle ? (1)

★

Sitôt reçue la notification de la prochaine ouverture des Grands Jeux, dans chaque cité grecque commençaient des épreuves éliminatoires pour la désignation des champions de la ville.

Les joutes étaient extrêmement sévères. Les athlètes sélectionnés devenaient en quelque sorte des personnages nationaux : tous les citoyens se faisaient un point d'honneur de s'intéresser à leur entrainement et à leur perfectionnement.

Un mois avant l'ouverture des Jeux, les champions se rendaient à Olympie. A proprement parler Olympie n'était pas une ville mais une vaste enceinte sacrée, une agglomération d'édifices religieux auprès desquels on trouvait de magnifiques gymnases, un stade imposant, un bassin de natation, un hippodrome, une palestre (lieu public où l'on s'adonnait à la lutte) et de nombreuses hôtelleries. Celles-ci étaient prises d'assaut au moment des Jeux Olympiques (qui duraient 7 jours et se déroulaient à la période la plus chaude de l'année, environ notre mois de juillet), et il y avait un tel afflux de spectateurs que pas mal d'entre eux devaient camper ou loger à la belle étoile.

Olympie se trouvait transformée en un immense caravansérail où se coudoyaient des gens venus des points les plus éloignés de l'Hellade; non seulement des athlètes mais aussi leurs parents, leurs amis et protecteurs (dans notre jargon moderne, nous dirions : leurs « supporters »), des artistes, des soigneurs, des officiels, des savants, des hommes politiques, des marchands qui tous, en l'honneur de Zeus, la divinité supérieure, venaient y échanger leurs impressions, leurs idées, ou leurs produits.

(A suivre.)

---

(1) On parle habituellement avec dédain du *Moyen-Age*. Il est d'ailleurs de bon ton de dire « la nuit du *Moyen-Age* ». Mais n'est-ce pas durant cette période que furent instaurées (en 1041) les « trêves de Dieu » qui interdisaient tout acte d'hostilité du mercredi soir au lundi matin ?

Quant à la politesse des mœurs, les rudes seigneurs medievaux auraient aussi rendu des points à nos guerriers de l'époque atomique...



LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS

RESUME. — Après de multiples aventures au cours de la guerre qui opposent la planète Mars à la Terre, le narrateur vient de retrouver un artilleur qu'il avait rencontré précédemment. Ce dernier lui expose ses projets.

L'ARTILLEUR s'arrêta et posa sa main bronzée sur mon bras.

Après tout, continua-t-il, il ne nous reste peut-être pas tellement à apprendre avant de... Imaginez-vous ceci : quatre ou cinq de leurs machines de combat qui se mettent en mouvement tout à coup — les Rayons Ardents dardés en tous sens — et sans que les Marsiens soient dedans. Pas des Marsiens dedans, mais des hommes — des hommes qui auraient appris à les conduire. Ça pourrait être de mon temps, même, — ces hommes ! Figurez-vous pouvoir manœuvrer l'un de ces charmants objets avec son Rayon Ardent, libre et bien manié, et se promener avec ! Qu'importerait de se briser en mille morceaux, au bout du compte, après un exploit comme celui-là ? Je réponds bien que les Marsiens en ouvriraient de grands yeux. Les voyez-vous, hein ? Les voyez-vous courir, se précipiter, haleter, s'essouffler et hurler, en s'installant dans leurs autres mécaniques ? On aurait tout désengrené à l'avance et pif, paf pan, uitt, uitt, au moment où ils veulent s'installer dedans, le Rayon Ardent passe et l'homme a repris sa place.

L'imagination hardie de l'artilleur et le ton d'assurance et de courage avec lequel il s'exprimait dominèrent complètement mon esprit pendant un certain temps. J'admettais sans hésitation, à la fois ses prévisions quant à la destinée de la race humaine et la possibilité de réaliser ses plans surprenants. Le lecteur qui suit l'exposé de ces faits, l'esprit tranquille et attentif, voudra bien, avant de m'accuser de sottise et de naïveté, considérer que j'étais craintivement blotti dans les buissons, l'esprit plein d'anxiété et d'appréhension. Nous conversâmes de cette façon pendant une bonne partie de la matinée, puis, après nous être glissés hors de notre cachette et avoir scruté l'horizon pour voir si les Marsiens ne revenaient pas dans les environs, nous nous rendîmes, en toute hâte, à la maison de Putney Hill dont il avait fait sa retraite. Il s'était installé dans une des caves à charbon et quand je vis l'ouvrage qu'il avait fait en une semaine — un trou à peine long de dix mètres par lequel il voulait aller rejoindre une importante galerie d'égout — j'eus mon premier indice du gouffre qu'il y avait entre ses rêves et son courage. J'aurais pu en faire autant en une journée, mais j'avais en lui une foi suffisante pour l'aider, toute la matinée et assez tard dans l'après-midi, à creuser son passage souterrain. Nous avions une brouette et nous entassions la terre contre le fourneau de la cuisine. Nous réparâmes nos forces en absorbant le contenu d'une boîte de tête de veau à la tortue et une bouteille de vin. Après la démoralisante étrangeté des événements, j'éprouvais à travailler ainsi un grand soulagement. J'examinais son projet et bientôt des objections et des doutes m'assaillirent, mais je n'en continuais pas moins mon labeur, heureux d'avoir un but vers lequel exercer mon activité. Peu à peu, je commençai à spéculer sur la distance qui nous séparait encore de l'égout et sur les chances que nous avions de ne pas l'atteindre. Ma perplexité actuelle était de savoir pourquoi nous creusions ce long tunnel, alors qu'on pouvait s'introduire facilement dans les égouts par un regard quelconque, et de là creuser une galerie pour revenir jusqu'à cette maison. Il me semblait aussi que cette retraite était assez mal choisie et qu'il faudrait, pour y revenir, une inutile longueur de tunnel. Au moment même où tout cela m'apparaissait clairement, l'artilleur s'appuya sur sa bêche et me dit :

— Nous faisons là du bon ouvrage. Si nous nous reposions un moment ? D'ailleurs, je crois qu'il serait temps d'aller faire une reconnaissance sur le toit de la maison.

J'étais d'avis de continuer notre travail et, après quelque hésitation, il reprit son outil. Alors, une idée soudaine me frappa. Je m'arrêtai, et il s'arrêta aussi immédiatement.

— Pourquoi vous promeniez-vous dans les communaux, ce matin, au lieu d'être ici ? demandai-je.

— Je prenais l'air, répondit-il, et je rentrais. On est plus en sécurité, la nuit.

— Mais votre ouvrage... ?

— Oh ! on ne peut pas toujours travailler, dit-il.

A cette réponse j'avais jugé mon homme. Il hésita, toujours appuyé sur une bêche.

— Nous devrions maintenant aller faire une reconnaissance, dit-il, parce que si quelqu'un s'approchait, on entendrait le bruit de nos bêches et on nous surprendrait.

Nous explorâmes les environs...

Je n'avais pas envie de discuter. Nous montâmes ensemble et, de l'échelle qui donnait sur le toit, nous explorâmes les environs. Nulle part on n'apercevait de Marsiens, et nous nous aventurâmes sur les tuiles, nous laissant glisser jusqu'au parapet qui nous abritait.

De là, un bouquet d'arbres nous cachait la plus grande partie de Putney, mais nous pouvions voir, plus bas, le fleuve, le bouillonnement confus de l'Herbe Rouge et les parties basses de Lambeth inondées. La variété grimpante de l'Herbe Rouge avait envahi les arbres qui entourent le vieux palais, et leurs branches s'étendaient mortes et décharnées, garnies parfois encore de feuilles sèches, parmi tout cet enchevêtrement. Il était étrange de constater combien ces deux espèces de végétaux avaient besoin d'eau courante pour se propager. Autour de nous, on n'en voyait pas trace. Des cytises, des épines roses, des boules de neige montaient verts et brillants au milieu de massifs de lauriers et d'hortensias ensoleillés. Au delà de Kensington, une fumée épaisse s'élevait, qui, avec une brume bleuâtre, empêchait d'apercevoir les collines septentrionales.

L'artilleur se mit à parler de l'espèce de monde qui était restée dans Londres.

— Une nuit de la semaine dernière, dit-il, quelques imbéciles réussirent à rétablir la lumière électrique dans Régent Street et Piccadilly, où se pressa bientôt une multitude d'ivrognes en haillons, hommes et femmes, qui dansèrent et hurlèrent jusqu'à l'aurore. Quelqu'un qui s'y trouvait m'a conté la chose. Quand le jour parut, ils aperçurent une machine de combat marsienne qui, toute droite dans l'ombre, les observait avec curiosité. Sans doute elle était là depuis fort longtemps. Elle s'avança alors au milieu d'eux et en captura une centaine trop ivres ou trop effrayés pour s'enfuir.

Incidents burlesques et tragiques d'une époque troublée qu'aucun historien ne pourra relater fidèlement !

Par une suite de questions, je le ramenai à ses plans grandioses. Son enthousiasme le reprit. Il exposa, avec tant d'éloquence, la possibilité de capturer une machine de combat que, cette fois encore, je le crus à moitié. Mais je commençais à connaître la qualité de son courage, et je comprenais maintenant pourquoi il attachait tant d'importance à ne rien faire précipitamment. D'ailleurs, il n'était plus du tout question qu'il dût s'emparer personnellement de la grande machine et s'en servir lui-même pour combattre les Marsiens.

Bientôt nous redescendîmes dans la cave. Nous ne paraissions disposés ni l'un ni l'autre à reprendre notre travail et, quand il proposa de faire la collation, j'acceptai sans hésiter. Il devint soudain très généreux, puis, le repas terminé, il sortit et revint quelques moments après avec d'excellents cigares. Nous en allumâmes chacun un et son optimisme devint éblouissant. Il inclinait à considérer ma venue comme une merveilleuse bonne fortune.

— Il y a du champagne dans la cave voisine, dit-il.

— Nous travaillerons mieux avec ce bourgogne, répondis-je.

— Non, non, vous êtes mon hôte, aujourd'hui. Bon Dieu ! nous avons assez de besogne devant nous. Prenons un peu de repos, pour rassembler nos forces, pendant que c'est possible. Regardez-moi toutes ces ampoules !

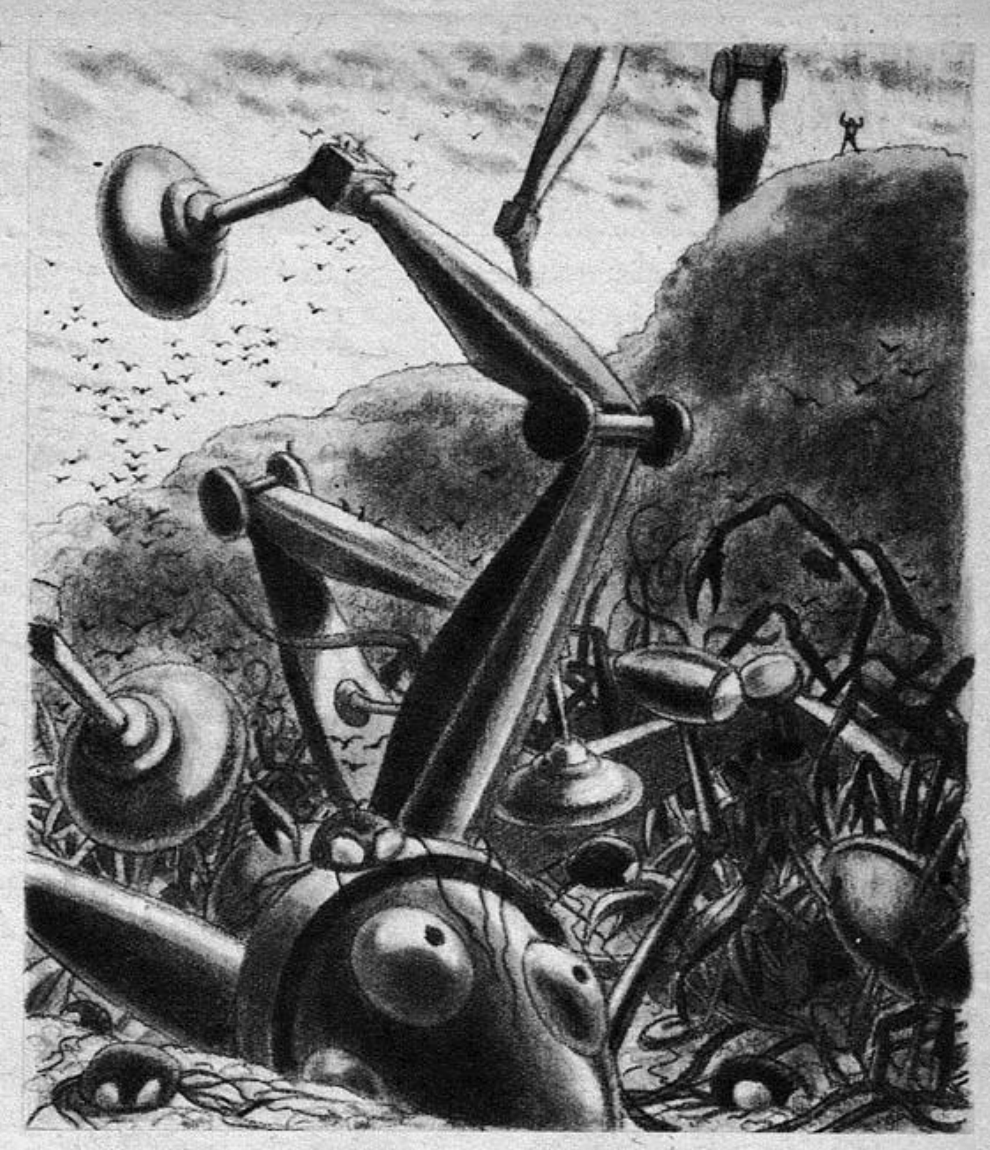
Poursuivant son idée de s'accorder un peu de répit, il insista pour que nous fissions une partie de cartes. Il m'enseigna divers jeux et, après nous être partagé Londres, lui s'attribuant la rive droite, et moi gardant la rive gauche, nous primes chaque paroisse comme enjeu. Si bêtement ridicule que cela paraisse au lecteur de sens rassis, le fait est absolument exact, et, chose plus surprenante encore, c'est que je trouvai ce jeu, et plusieurs autres que nous jouâmes aussi, extrêmement intéressants.

Quel étrange esprit que celui de l'homme ! L'espèce entière était menacée d'extermination ou d'une épouvantable dégradation, nous n'avions devant nous d'autre claire perspective que celle d'une mort horrible, et nous pouvions, tranquillement assis à fumer et à boire, nous intéresser aux chances que représentaient ces bouts de carton peint, et plaisanter avec un réel plaisir. Ensuite il m'enseigna le poker et je lui gagnai tenacement trois longues parties d'échecs. Quand la nuit vint, nous étions si acharnés que nous nous risquâmes d'un commun accord à allumer une lampe.

Après une interminable série de parties, nous soupâmes et l'artilleur acheva le champagne. Nous ne cessions de fumer des cigares, mais rien ne restait de l'énergique régénérateur de la race humaine que j'avais écouté le matin de ce même jour. Il était encore optimiste, mais son optimisme était plus calme et plus réfléchi. Je me souviens qu'il proposa, dans un discours incohérent et peu varié, de boire à ma santé. Je pris un cigare et montai aux étages supérieurs, pour tâcher d'apercevoir les lueurs verdâtres dont il avait parlé.

Tout d'abord, mes regards errèrent à travers la vallée de Londres. Les collines du nord étaient enveloppées de ténèbres les flammes qui montaient de Kensington rougeoyaient et, de temps à autre, une langue de flamme jaunâtre s'élançait et s'évanouissait dans la profonde nuit bleue. Tout le reste de l'immense ville était obscur. Alors, plus près de moi, j'aperçus une étrange clarté, une sorte de fluorescence, d'un pâle violet pourpre, que la brise nocturne faisait frissonner. Pendant un moment, je ne pus comprendre quelle était la cause de cette faible irradiation, depuis je pensai qu'elle était produite par l'Herbe Rouge. Avec cette idée, une curiosité qui n'était qu'assoupie s'éveilla en moi avec le sens de la proportion des choses. Mes yeux, alors, cherchèrent dans le ciel la planète Mars, qui resplendissait rouge et claire à l'ouest, puis, longuement et fixement mes regards s'attachèrent aux ténèbres qui s'étendaient sur Hampstead et Highgate.

Je restai longtemps sur le toit, l'esprit déconcerté par les tribulations de la journée. Je me souvenais de mes divers états d'esprit, depuis le besoin de prier que j'avais éprouvé la nuit précédente jusqu'à cette soirée stupidement passée à jouer aux cartes. Tous mes sentiments se révoltèrent, et je me rappelle avoir jeté au loin mon cigare avec un geste de destruction symbolique. Ma folie m'apparut sous un aspect monstrueusement exagéré. Il me semblait que j'avais trahi ma femme et l'humanité, et je me sentais plein de remords. Je décidai d'abandonner à ses breuvages et à sa gloutonnerie cet étrange et fantaisiste rêveur de grandes choses, et de pénétrer dans Londres. Là, me semblait-il, j'aurais de meilleures chances d'apprendre ce que faisaient les Marsiens et quel était le sort de mes semblables. Quand la lune tardive se leva, j'étais encore sur le toit.



C'était une cité condamnée et désertée...

VIII

LONDRES MORT

Lorsque j'eus quitté l'artilleur, je descendis la colline, et, suivant la grand-rue, je traversai le pont qui mène à Lambeth. Les végétations tumultueuses de l'Herbe Rouge le rendaient alors presque impraticable, mais les tiges blanchissaient déjà par endroits, symptômes de la maladie qui se propageait et devait si rapidement détruire cette plante envahissante.

Au coin de la rue qui va vers la gare de Putney Bridge, je trouvai un homme étendu à terre. Il était encore vivant, mais tout couvert de poussière noire, sale comme un ramoneur, et de plus ivre à ne pouvoir ni se tenir ni parler. Je ne pus tirer de lui que des injures et des menaces, et s'il n'avait pas eu une physionomie aussi brutale, je serais resté avec lui.

Au long de la route, à partir du pont, il y avait partout une couche de poussière noire qui, dans Fulham, devenait fort épaisse. Une effrayante tranquillité régnait dans les rues. Dans une boulangerie, je trouvai du pain, suri, dur et moisi, mais encore mangeable.

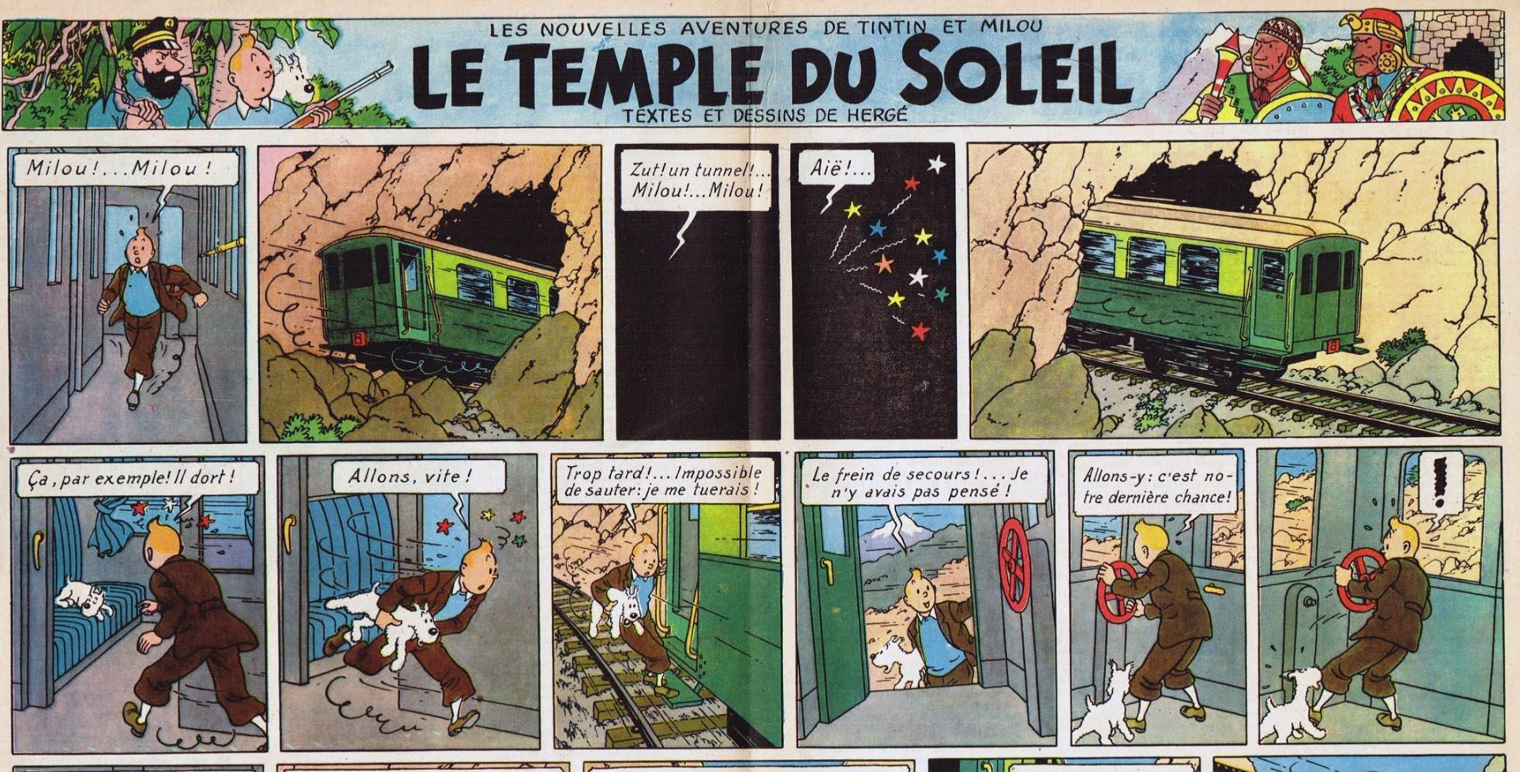
Du côté de Waltham Green, la poussière noire avait disparu et je passai devant un groupe de maisons blanches qui brûlaient; le crépitement des flammes me fut un réel soulagement, mais dans Brompton les rues redevinrent silencieuses.

Dans tous les endroits que n'avait pas envahis la poussière noire, les boutiques closes, les maisons fermées, les jalousies baissées, l'abandon et le silence faisaient penser à un dimanche dans la Cité. En certains lieux, les pillards avaient laissé des traces, mais rarement ailleurs qu'aux boutiques de victuailles et aux tavernes. Une vitrine de bijoutier avait été brisée, le voleur avait dû être dérangé, car quelques chaînes d'or et une montre étaient tombées sur le trottoir. Je ne pris pas la peine d'y toucher. Plus loin, une femme déguenillée était affalée sur un seuil; une de ses mains qui pendait, était toute tailladée, le sang tachait ses haillons fangeux et une bouteille de champagne brisée avait fait une mare sur le trottoir. Elle paraissait dormir, mais elle était morte.

Plus j'avançais vers l'intérieur de Londres, plus profond devenait le silence. Ce n'était pas tellement le silence de la mort que l'attente de choses prochaines et tenues en suspens. A tout instant, les destructeurs qui avaient déjà dévasté les banlieues nord-ouest de la métropole et anéanti Ealing et Kilburn pouvait fondre sur ces maisons et les transformer en un monceau de ruines fumantes C'était une cité condamnée et désertée...

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
Milou!... Milou!
Zut! un tunnel!... Milou!... Milou!
Aië!...
Ça, par exemple! Il dort!
Allons, vite!
Trop tard!... Impossible de sauter: je me tuerais!
Le frein de secours!... Je n'y avais pas pensé!
Allons-y: c'est notre dernière chance!
!


Du sabotage!... Je comprends tout à présent!


Que faire?... Que faire?...


Un viaduc... Un cours d'eau... Milou, il n'y a pas à hésiter...


Attention!... C'est le moment!


HERGÉ

(A suivre.)

LA CLEMENCE de l'EMPEREUR CONRAD

NOUVELLE



En ce temps-là (1140), l'empereur Conrad assiégeait la vieille cité de Weinsberg où le duc de Bavière s'était réfugié avec ses chevaliers et ses hommes d'armes. En dépit des escarmouches qui éclataient tous les jours entre les impériaux et les Bavarois, le sort du combat resta longtemps indécis. Conrad, il est vrai, avait pour lui le temps et la puissance. Il savait que, bientôt, les vivres viendraient à manquer aux assiégés et que ce jour-là, Guelphe devrait s'avouer vaincu.

Il ne se trompait pas. Par une aube triste et grise, trois messagers du Duc — des parlementaires — sortirent de la ville et se dirigèrent vers le camp impérial. Ils avaient mission d'obtenir de Conrad des conditions de trêve honorables.

— Que voilà de la présomption ! s'écria l'empereur indigné. Guelphe ose me parler de « conditions » ?... Sachez que le Duc et tous ceux qui combattent à ses côtés seront châtiés comme ils le méritent. Toutefois, par humanité, je consens que les femmes sortent librement de la ville assiégée et emportent leurs biens les plus précieux. Elles auront la vie sauve. J'ai dit !...

★

Les trois messagers retournèrent tristement dans Weinsberg pour faire part au Duc du résultat de leur démarche. Les gardes de l'enceinte virent bien qu'ils ne rapportaient pas de bonnes nouvelles, mais ils ne soufflèrent mot. Le manque de nourriture les avait amaigris et jaunis; leurs yeux brillaient de fièvre...

Dans les rues de la ville des bourgeois et des soldats bavardaient çà et là sans animation, avec l'air résigné de ceux qui se savent condamnés à périr. Quelques vieillards, trop épuisés pour parler, s'étaient adossés aux murs des maisons, le regard perdu dans un rêve mystérieux, les lèvres tremblantes... La famine avait exercé sur eux d'effroyables ravages, rendant leur peau jaune et craquante comme du vieux parchemin.

Les messagers passèrent très vite sans oser rencontrer les regards angoissés qui les interrogeaient. D'ailleurs le Duc les attendait.

— Eh bien, mes féaux ? demanda Guelphe avec une impatience mal dissimulée. Avez-vous vu l'empereur ?

— Oui, Monseigneur !

— Qu'a-t-il dit ?

Les messagers baissèrent la tête.

— Me prenez-vous pour une femme ? tempêta le duc, furieux. Me croyez-vous trop faible pour ouïr une mauvaise nouvelle ?... Qu'a dit l'Empereur ? Parlez !...

— Monseigneur, Sa Majesté refuse la trêve. Elle est décidée à poursuivre contre vous et vos chevaliers une lutte sans merci. Les femmes seront seules autorisées à quitter la ville affamée avec tout ce qu'elles pourront emporter sur elles.

Pas un muscle ne tressaillit sur le visage de Guelphe. Il demeura un instant immobile puis, brusquement, releva la tête en signe de défi... Il saurait mourir noblement.

★

La nouvelle se répandit rapidement dans la ville. Ainsi donc l'Empereur autorisait les femmes à sortir de Weinsberg !... Les femmes seulement ?... Mais alors, qu'adviendrait-il des soldats !... A la joie spontanée qu'avait provoquée cette annonce, succéda bientôt le désenchantement et la tristesse. Se pouvait-il que les femmes abandonnent leur mari, leurs fils et leurs frères au courroux de Conrad ? Qu'elles profitent de la faiblesse attachée à leur sexe pour échapper au sort affreux qui menaçait les guerriers ? Non !... Les citoyennes de Weinsberg n'étaient point capables d'une telle lâcheté !

— Mais alors, nous mourrons toutes ! s'écria une jeune fille. Nous mourrons de faim, comme des bêtes !

— Cela n'est pas certain, mon enfant !... Si Dieu nous vient en aide, nous nous sauverons tous, nous et nos soldats ! Ecoutez-moi !...

Celle qui parlait, une vieille femme robuste, l'épouse d'un maitre-tisserand de la ville, fit signe à ses compagnes de faire cercle autour d'elle et se mit en devoir de leur expliquer le plan qui venait de lui germer dans la tête. On l'écouta très attentivement. A mesure qu'elle parlait, les visages se détendaient, l'angoisse faisait place à l'espoir...

Lorsqu'elle eut fini, le groupe s'égailla dans toutes les directions. La vieille demeura seule. Elle parut se recueillir, rassembler ses forces, puis, d'un pas ferme, s'en fut trouver le duc Guelphe...

★

L'empereur Conrad ne fut pas peu surpris d'apprendre que les femmes de Weinsberg allaient quitter la cité assiégée. Il s'attendait à plus de courage de leur part...

Le lendemain, à l'aube, les portes de la cité s'ouvrirent toutes grandes au son des trompettes. On vit alors une chose prodigieuse, inouïe, une chose telle que de mémoire d'homme, personne ne se souvenait en avoir vu de pareille.

Silencieuses et dignes, ployant sous leur charge, les femmes de Weinsberg sortaient de la ville portant chacune un homme — un soldat — sur le dos.

L'empereur Conrad, à cheval, surveillait l'évacuation. Lorsque ce spectacle inattendu frappa ses yeux, il se demanda s'il rêvait.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce donc que ce cortège burlesque ? s'écria-t-il. Qu'on m'amène immédiatement ces femmes transformées en portefaix. Je leur veux parler !

Ce fut l'épouse du tisserand — celle-là même qui avait fomenté le complot — qui parut la première devant l'empereur. Elle ploya le genou et dit :

— Sire, Votre Majesté a autorisé les femmes de Weinsberg à quitter la ville mais elle ne leur a pas interdit d'emporter des bagages. Nous avons emporté nos hommes !

Devant cette explication aussi simple que courageuse Conrad désarmé, partit d'un grand éclat de rire.

— Or ça, bonne femme ! s'écria-t-il, tu peux te vanter d'avoir dupé ton empereur !

Et dans un mouvement spontané, il fit merci au duc Guelphe et à toute l'armée bavaroise.



notre GRAND CONCOURS

Et voilà... C'est fini, les amis...

Toutes vos réponses sont dépouillées, cotées classées. Çà n'a pas été une mince besogne, je vous assure, mais nous l'avons faite dans la joie et dans l'enthousiasme, car les milliers et les milliers de lettres que vous nous avez envoyées prouvent que partout, jusque dans les plus petits villages de Belgique et de l'étranger, notre journal s'est fait d'innombrables fidèles.

Outre l'amusement qu'il nous a procuré, à vous comme à nous, ce concours nous a prouvé combien est solide l'amitié qui nous lie.

D'ailleurs, Tintin a tenu à lire personnellement vos réponses. Rien ne lui a fait autant de plaisir que de constater vos qualités de finesse, d'observation, d'esprit et d'attention, qualités que son existence mouvementée l'oblige personnellement à mettre en œuvre chaque jour. Il m'a chargé de vous dire qu'il était fier de vous.



Continuez donc, les amis, de résoudre avec autant de sagacité les problèmes que nous vous soumettrons dans le journal et il n'est pas douteux que, lors de notre prochain grand concours, vous décrochiez un prix magnifique !

Plusieurs de nos concurrents auraient pu obtenir une meilleure place au classement, s'ils avaient été plus complets dans leurs réponses. D'autres, pour avoir (j'ose à peine le dire) oublié d'écrire leur nom sur leur copie, ont perdu un nombre appréciable de points. Mais qu'ils ne se découragent point s'ils ne trouvent pas leur nom parmi ceux des gagnants; ils se « rattraperont » la prochaine fois.



C'est Pascal ICKX, 2, avenue de la Jonction à Bruxelles, qui remporte le premier prix : un poste de radio américain « HOWARD ». Nous lui adressons nos plus chaleureuses félicitations et lui souhaitons d'agréables auditions.



Jacques DOSSOGNE, La Faugeraie à Profondeville gagne le deuxième prix, soit un vélo VAN HAUWAERT.

Félicitations, Jacques, et joyeuses randonnées !



Marc JANSSENS, 3, rue de l'Ourthe à Bruxelles décroche le train électrique.

Pourvu que son père soit chef de gare !...



Le quatrième prix, une magnifique trottinette, échoit à Thérèse BOONE, 2, rue des Déportés, à Comines.

Bon amusement, Thérèse !

Le cinquième prix, un ballon de football est gagné par Bruno VELLTU, 28, avenue Hellevoet, à Uccle.

Et shotez donc !

Le sixième prix, une paire de patins à roulettes revient à Josette HENRY, 27, avenue des Frères Haghe, à Tournai.

Bravo à la future Sonia Henie !



Gagnent un « baptême de l'air » (il s'agit d'un vrai baptême de l'air, à bord d'un véritable avion de tourisme et sous la conduite d'un authentique capitaine-pilote): Nève de MEVERGNIES à Zellick, Ghislaine CAUDRY, à Erquelinnes, Jean CATRIN, à Bruxelles II, Paul VERVENNE, à Merelbeke, Paul DAXHELET, à Mouscron, Michel GOLENVAUX, à Namur, Irène CASTERMAN, à Kain, Jacques DUPONT, à Nivelles, M.-H. DU MESNIL, à Courtrai, J.-P. VAN WOUWE, à Woluwe-Saint-Lambert.

Ces concurrents seront avisés ultérieurement de la date à laquelle leur premier vol aura lieu.



Gagnent un abonnement d'un an à TINTIN :

André LAMAL à Ixelles, Jean GRAUX à Bruxelles, Jean VAN SNICK à Tournai, Xavi ATTOUT à Bruxelles, René DELANGHE à Bruxelles, Léon DAYEZ à Pâturages, Ivan LINARD à Woluwé-Saint-Lambert, Claude PLETINCKX à Woluwe-Saint-Pierre, Jacques PLETINCKX à Woluwé-St-Pierre, A. COLLIN à Berchem-Anvers, Claude VANDERWAEREN à Bruxelles, Jacques LELEUX à Linkebeek, Rolande DE GEYSER à Alost, J. ARNOUL à Uccle, André GOMBERT à Forest.



Gagnent un abonnement de 6 mois à TINTIN :

Léo DUSSART à Marbaix, A. JENTIEN à Spa, Guy DEVILLEZ à Bruxelles IV, Albert VANNENVILLE à La Panne, Jean DUMONT à Boussu-lez-Mons, L. DEHAUT à Auvelais, Joseph DESONAY à Forêt, par Trooz, Jacques DESCY à Ciney, J.-P. CROUSSE à Ixelles, Claude SCHOHIER à Marcinelle, Herman DE VREESE à Lokeren, Michel NOPERE à Fontaine-l'Evêque, Constant CAYRON à Tervueren, J.-P. PEETERS à Bruxelles, Bernard COPPENS à Ixelles, Henri COTTIER à Spa, Pierre HEBETTE à Houdeng-Aimeries, Louis PECKEL à Audergem, J. DEGREVE à Forest, Pierre BECKER à Tubize, Pierrot ou André DOHOGNE à Spa, Albert FOUREAU à Morlanwelz, Etienne HENNINCK à Lebbeke, Bruno VAN DE WALLE à Knocke-Zoute, Roger DOCK à Seraing s/Meuse.

La suite de la liste de nos lauréats sera publiée dans les numéros 15 et suivants de notre journal.

Les prix des concurrents dont les noms ont été mentionnés ci-dessus seront (sauf, évidemment, en ce qui concerne les baptêmes de l'air) expédiés directement à leur domicile sur demande du lauréat. Ils peuvent également être retirés au bureau du journal avant le 15 avril. Il se peut que des prix consistant en abonnements au journal échoient à quelques-uns de nos amis déjà abonnés. Qu'ils ne s'inquiètent pas ! Le nouvel abonnement ne sortira ses effets qu'à l'expiration de celui qui est en cours actuellement.

MELI-MELO

Réponses aux questions embarrassantes du n° 12 :

1. PARIS. 2. De 80 à 100 kgs. 3. La sphère.



Les fameux détectives Dupont et Dupond sont alertés! On annonce pour la semaine prochaine, la sortie du magnifique numéro spécial qu'à l'occasion de Pâques Tintin offrira à tous ses amis! Dès à présent, retenez-le chez votre marchand habituel !



Plusieurs de nos amis me demandent ce qu'il faut faire pour qu'un bateau soit bien stable sur l'eau. Cela m'incite à vous dire quelques mots de la stabilité des bateaux en général, afin d'en tirer des conclusions pratiques.

On peut considérer qu'il y a deux sortes de stabilité. On peut les rechercher, soit séparément, soit en combinaison. Ce sont : la stabilité de formes et la stabilité de poids. Pour ne pas entrer dans de longues théories mathématiques que la plupart d'entre vous trouveraient fastidieuses, je vous soumettrai quelques comparaisons.

Si vous mettez sur l'eau une boite en bois, rectangulaire et plate, vous remarquerez qu'elle tient très bien; vous pouvez la charger d'un côté ou de l'autre sans quelle penche beaucoup; il est même étonnant de voir tout ce qu'il faut pour la faire chavirer. Celà, c'est la stabilité des formes, celle des bateaux larges à fond plat ou presque plat.

Mettez dans l'eau, au contraire, une buche de bois. Elle va prendre d'elle-même une position relativement stable; mais il suffit que vous déposiez un léger poids sur l'un de ses côtés pour qu'elle se retourne elle n'a pas de stabilité de formes. C'est le cas des petits voiliers à quelques francs que l'on trouve dans le commerce. Pour remédier à cet inconvénient, on est obligé de suspendre au-dessous du bateau, le plus bas possible, un certain poids, une masse de plomb par exemple. Bien entendu, il faut que le bateau soit creux et le plus léger possible, pour que le plomb ne l'entraîne pas au fond de l'eau. Vous remarquez alors que ce poids appelé le «lest » rétablit l'équilibre et donne au bateau une certaine stabilité, que l'on appelle la stabilité de poids.

Quelle est la meilleure des deux ? Cela dépend des cas, et surtout de l'utilisation du bateau. Mais voyons d'abord la différence de comportement entre les bateaux stables par la forme et ceux qui le sont par le poids. Un bateau stable de formes peut supporter de gros efforts latéraux, celui du vent sur les voiles, par exemple, en penchant très peu; mais si, par hasard, un effort important lui fait perdre l'équilibre, il chavire brusquement sans que rien ne puisse le relever. Son principal avantage est celui de la légèreté. C'est le cas des petits voiliers de quelques mètres de long appelés habituellement « sharpies » (à cause de leurs formes anguleuses), ou des kayaks.

Par contre, un bateau ayant une stabilité de formes presque nulle, mais une bonne stabilité de poids due à un lest important, s'incline facilement sous le moindre effort. En termes marins, on dit qu'il « roule » beaucoup, ce qui le rend désagréable pour les passagers. Par contre, il peut prendre des inclinaisons très importantes et se coucher presque complètement sur le flanc par la poussée d'un vent violent; dès que la cause de son inclinaison a disparu, le bateau se redresse de lui-même. C'est ainsi que sont conçus les grands voiliers de course.

Nous verrons la prochaine fois l'application de cette stabilité aux modèles réduits de bateaux, ce qui vous intéresse davantage.

B. WATTELAINE, Tournai. — Ce n'est que par tâtonnements que l'on arrive à régler les moteurs du genre de celui que tu construis. Certains de mes amis y sont parvenus; d'autres n'ont obtenu que des résultats négatifs. Le petit canot japonais vendu avant la guerre sous le nom de « pop-pop » fonctionnait parfaitement, et il semble qu'il soit difficile d'obtenir plus de puissance. Ses deux tuyaux étaient de même grosseur et même hauteur. Mes observations personnelles m'ont permis de constater que l'entrée d'eau et la sortie de vapeur se faisaient indifféremment par les deux tubes.

Michel HANCQ, Braine-l'Alleud. — Nous aurons l'occasion de parler de la marine marchande. Quand à notre marine militaire, elle se compose actuellement de cinq petits navires d'escorte achetés à l'Amérique, et de notre garde-côte « Artevelde », reconstruit.

Janine HUYGHE, Forest. — La « Licorne » fut construite vers 1690; c'était un vaisseau de ligne, de 3me rang, à 50 canons. Quant à son histoire, je ne puis que te conseiller de la lire dans l'album le « Secret de la Licorne », de mon ami Hergé.

Roger PECTROONS, Sart-Moulins. — Evidemment, personne ne peut t'empêcher de placer un modèle de bateau dans un bocal à confiture, et le résultat en serait déjà joli. Mais le travail étant beaucoup plus facile, le mérite serait aussi beaucoup moindre que d'avoir réussi à placer le même modèle dans une bouteille ordinaire.

Marcel BUREAU, Chatelineau. — J'ai donné, il y a quelque temps, dans cette rubrique, le programme de l'école de navigation d'Ostende. Je ne puis que te conseiller de t'y reporter, ainsi que tous nos autres amis qui continuent à me demander des détails à ce sujet.

Arthur GILLES, Nonceveux. — J'ai donné, dans une précédente chronique, une description générale de la coque d'un bateau.

J. VAN DER BEKEN, Schaerbeek. — Reporte-toi à ma chronique à ce sujet.

R. VAN HEUVERZWIJN, Ixelles. — Vois ci-dessus réponse à Michel Hancq.

Un enragé du canotage. — Il n'est pas possible à un amateur, surtout à un amateur de ton âge, de construire un canot bi-place métallique; je ne crois d'ailleurs pas qu'il y en ait des plans dans le commerce. Nous n'avons effectué aucune statistique sur le nombre de nos lecteurs pratiquant le même sport que toi.

Jean FRANÇOIS, Uccle. — Je ne connais pas de livre de ce genre. Merci pour tes félicitations qui me font le plus grand plaisir.

GERMAUX, Nivelles. — Je transmets ta demande à mon ami.

Coureur des Dunes. — Reporte-toi à ma chronique sur la longitude et la latitude.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

Le « VICTORY », construit à Chatham (Angleterre) en 1759, a fourni une carrière féconde sous les ordres des plus grands marins anglais. Nelson le choisit comme vaisseau amiral et c'est à son bord qu'il fut tué lors de la bataille de Trafalgar, en octobre 1805. On peut considérer le « Victory » comme le meilleur vaisseau de 1er ordre de son temps. Il a été restauré en 1922 et repose, depuis lors, dans un berceau de fer au port de Portsmouth, où les curieux viennent fréquemment le visiter.

HERGÉ

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY

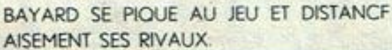


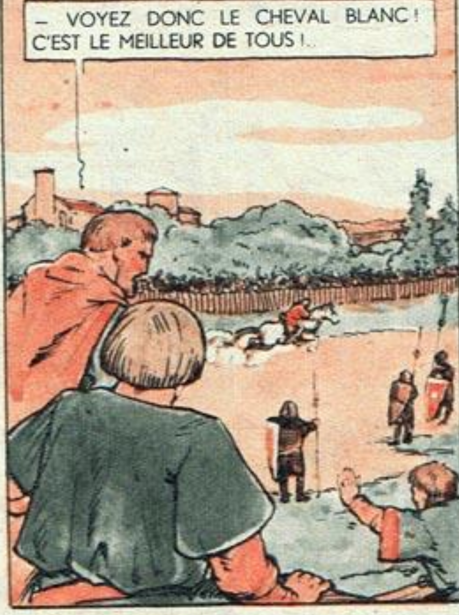






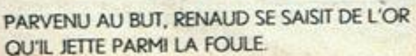
















(A suivre.)

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC



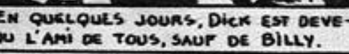






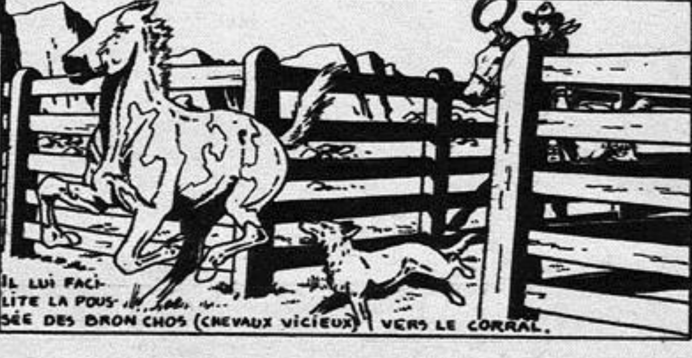


























(A suivre.)

Ed. Jacobs



L'ADMIRABLE MORT DU CAPITAINE SCOTT

PEU d'entreprises ont exigé de l'homme autant de tranquille courage, d'invincible obstination et d'endurance, que celles qu'il a dirigées contre les mystères des pôles. Songez au froid terrifiant, à l'absence de toute nourriture végétale fraîche, à la traîtrise des glaces bouleversées et des banquises dérivantes, songez à la blancheur funèbre de ces mortelles solitudes.

Le martyrologe est long de ceux qui ont donné leur vie pour conquérir ces deux points géographiques si fascinants; mais les plus beaux de tous les noms qui y brillent sont assurément ceux du capitaine anglais Scott et de ses compagnons, victimes du pôle Sud.

Scott, qui était déjà arrivé en 1903 au 83e degré avec Shackleton — le pôle, rappelons-le, est à 90 degrés — entreprit une nouvelle expédition en 1910.

Entretemps, Shackleton, était parvenu en 1909 au 88e degré, à 200 kilomètres du but ! Soit dit en passant, l'expédition belge de de Gerlache, en 1898, dont les desseins étaient surtout scientifiques, fait très belle figure auprès de ces exploits, le « Belgica », son navire, ayant accompli au 80e degré le premier hivernage antarctique connu...

Scott, arrivé à la Terre Victoria à bord de la « Terra Nova », se mit en devoir de disposer, jalonnant la route qu'il comptait suivre, une série de dépôts de matériel et de vivres; le dernier, appelé « One ton », par 79 degrés 30' de latitude.

A son retour, il apprit avec stupeur que la « Terra Nova » avait rencontré, dans la Baie des Baleines, le « Fram », commandé par le suédois Amundsen, qui, après avoir feint de préparer une tentative vers le pôle Nord, avait brusquement, à l'étonnement de ses propres compagnons, mis le cap au Sud.

Terrible nouvelle ! car Scott, qui connaissait les splendides qualités de son rival, savait aussi que ce dernier visait essentiellement au résultat sportif, alors que lui-même, se croyant assuré d'un temps illimité, avait conçu une expédition lente, du type scientifique.

Après un hiver consacré aux derniers préparatifs, il donna le signal du départ le 25 octobre 1911.

Après 200 km., les traineaux à moteur, devenus inutilisables, furent abandonnés, et les hommes s'attelèrent aux lourdes charges avec les poneys. « One ton » fut atteint le 17 novembre.

Peu après, deux hommes furent renvoyés en arrière, et 16 poursuivirent vers le Sud. On abattit successivement cinq poneys pour nourrir les chiens.

Le terrain devint détestable, la tempête soufflait, la neige tombait en abondance. Le 4 décembre, on arriva à 83 degrés 24'. La neige amollie par un dégel momentané rendait la marche difficile : **on avançait de 14 kilomètres en 16 heures !**

Enfin, le 9 décembre, on arriva au pied du col du Mont Hope. Les cinq derniers poneys furent abattus. Le col une fois franchi, Scott renvoya 4 hommes. Puis ce fut une marche épuisante, à travers les crevasses du glacier de Beardmore, qui conduit au plateau de l'Inlandsis où se trouve le pôle, à 3.200 mètres d'altitude !

Le 21 décembre, par 85 degrés 7', un dépôt fut laissé et 4 hommes revinrent en arrière.

La troupe se composait alors de 8 hommes, qui établirent un nouveau dépôt par 86 degrés 56', à 300 kilomètres du pôle. Là, Scott renvoya encore 3 hommes. Avant d'aller au devant de son destin, avec le Dr. Wilson, le lieutenant de marine Bowers, le lieutenant de dragons Oates et le matelot Evans, Scott confia des lettres à ceux qui partaient.

Parmi ces derniers, se trouvait un opérateur de cinéma qui « tourna » Scott et ses compagnons qui s'éloignaient. Il existe peu d'images plus poignantes...

Et maintenant qu'on se figure ces cinq hommes opiniâtrement tendus vers le Sud, prenant de courts repos sous une tente légère, mangeant de faibles rations cuites sur la lampe Primus, sans feu pour se réchauffer ou seulement pour dégeler leurs vêtements, qu'on se les figure transfigurés par la proximité du but, et puis, quand ils n'en sont plus qu'à 80 kilomètres... dans la neige, les traces des traineaux d'Amundsen !...

Quelle tristesse !

Scott, poursuivant sa marche, trouve le 17 janvier 1911, à ce pôle Sud si âprement gagné, le drapeau suédois! Amundsen l'avait précédé d'un mois et un jour.

Ayant pû rectifier, grâce à des instruments plus précis, une légère erreur de son heureux rival, qui s'était trompé d'un kilomètre, Scott s'en retourna.

Et c'est alors que ces hommes, qui venaient dans leur victoire même d'essuyer une si affreuse déception, vécurent une tragédie qui suscita l'admiration du monde entier et dont le retentissement héroïque et douloureux éclipse en partie le magnifique exploit d'Amundsen !

Dans la descente du glacier Beardmore, Evans fit une chute, se mit à délirer, et, comme il était d'une force herculéenne, ses compagnons durent le ligoter sur un traineau. Malgré leur état moral, malgré leur fatigue, ils ramassèrent encore des échantillons géologiques, augmentant ainsi leur charge !

Le 16 février, au pied du glacier, Evans mourut.

Les survivants continuèrent, malgré le vent debout et la température qui oscillait entre 30 et 47 degrés au-dessous de zéro ! Heureusement, ils retrouvèrent les dépôts de vivres à point nommé.

Mais voici que Oates tomba malade à son tour, ne pouvant plus que marcher lentement, les deux jambes gelées.

Le 17 mars, il dit adieu à ses compagnons et malgré leurs efforts, quitta la tente en pleine tourmente !Il était parti se sachant perdu, et ne voulant plus retarder les autres...

Scott, Wilson et Bowers se mirent en route : ils n'avaient plus que deux jours de vivres et juste assez de pétrole pour cuire un seul repas, mais l'abondant dépôt de « One Ton » était proche, à 21 kilomètres.

Hélas, voici que se leva le « blizzard » le terrible vent des glaces qui charrie en hurlant des millions de cristaux coupants, et qui rend toute marche impossible ! Il fallut s'arrêter, se réfugier dans la tente, attendre... quand chaque minute qui passait augmentait la faiblesse, la lourdeur du corps épuisé ! Impossible de cuire un repas, car il ne restait plus de combustible. On mâcha des feuilles de thé. C'était la fin...

Wilson et Bowers moururent d'abord. Scott les disposa dans leurs lits-sacs et, adossé au piquet de la tente, rédigea un admirable message qui, après avoir rendu compte des circonstances dramatiques qui avaient immobilisé l'expédition, à une quinzaine de kilomètres seulement de « One Ton », se termine ainsi :

« ... pour ma part, je ne regrette pas cette entreprise qui montre que les Anglais peuvent traverser de pénibles épreuves, s'entr'aider et regarder la mort en face avec autant de courage que dans le passé.

» Nous avons couru des risques. Nous savions que nous les courrions. Les choses ont tourné contre nous, nous n'avons pas à nous plaindre, mais à nous incliner devant la décision de la Providence, déterminés à faire de notre mieux jusqu'à la fin. Et si nous avons volontairement donné nos vies dans cette entreprise, c'est pour l'honneur de notre pays. J'en appelle à mes concitoyens pour leur demander de veiller à ce que ceux qui dépendent de nous ne soient pas abandonnés.

» Si nous avions vécu, j'aurais eu à raconter une histoire de courage, d'endurance, de mes compagnons, qui aurait ému le cœur de tout Anglais.

» Ces notes grossières et nos cadavres raconteront cette histoire, mais il est sûr qu'un aussi grand et riche pays que le nôtre aura le souci de ceux que nous laissons derrière nous.

R. Scott, mars 1912. »

Alors, le capitaine Scott plaça son journal entre sa nuque et le piquet de la tente, et, calmement, il attendit la mort...

C'est seulement au mois d'octobre suivant que l'expédition de secours parvint au prix de difficultés inouïes, à atteindre la tente funèbre.

Ces hommes, dignes de leur chef, enfouirent les glorieux morts dans la glace et, sous la grande croix qu'ils dressèrent sur leur tombeau, ils gravèrent leur épitaphe, ajoutant, en beaux joueurs :

« Morts, en revenant du pôle atteint par eux le 17 janvier 1911, mais après qu'Amundsen y fut parvenu le premier le 16 décembre 1910. »

Puis après de vaines recherches faites plus au Sud pour retrouver le corps de Oates, ils dressèrent une seconde croix avec sous son nom, cette simple inscription :

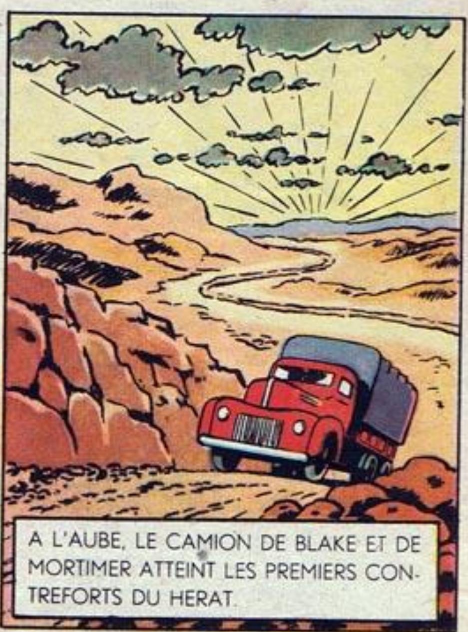
« Près d'ici repose un très brave gentleman ».

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)